



Décembre 2024

Newsletter 2024 3



ASSOCIATION DES PSYCHOLOGUES PRATICIENS D'ORIENTATION PSYCHANALYTIQUE

Avant-propos

Chèr(e)s Collègues, Chères Ami(e)s,

en ces temps troublés où vacillent les identités, où la sécurité quotidienne pour beaucoup s'effondre, et où le dernier rempart contre la violence – le Droit International – est gravement menacé, il est bon de rappeler, par un exemple de saison, quels sont les enjeux portés par un système symbolique.

Vous verrez qu'ils n'ont rien d'éthéré et qu'ils nous encadrent aussi concrètement qu'énergiquement dès que nos yeux tombent sur une montre ou un calendrier. Bref, à tout moment. Merci à Claude Lévi-Strauss d'avoir ici tracé le chemin.

Cela dit, si le professeur Freud a posé, dans son contexte, un acte culturellement fort et transgressif en ne faisant pas circoncire ses fils, cette question n'a cessé de faire retour pour «le petit Sigi» sous le détour auto-analytique de la «castration». C'est-à-dire d'un rapport opaque aux femmes et au féminin.

Mais il faut ajouter tout aussitôt que c'est à partir de l'insistance de cette «tache aveugle» qu'il a pu rester au travail et inventer, chemin faisant, un modèle anthropologique rigoureux – la métapsychologie – par-delà sa propre «angoisse de castration».

Une prochaine Newsletter vous parviendra incessamment, pour faire le point sur le travail et les engagements de l'APPPsy.

Francis Martens

Où est passée la circoncision de Notre Seigneur Jésus-Christ ?

Une blague juive demande : *Quelles sont les preuves du fait que Jésus était juif ?* La réponse coule de source: 1) il était circoncis, 2) il a vécu jusqu'à trente ans avec sa mère, 3) elle n'a cessé de le prendre pour un dieu, 4) il a toujours cru qu'elle était vierge, 5) du petit atelier de son père il a fait une grosse affaire. C'est sur la première de ces rubriques que les lignes qui suivent voudraient s'attarder. On verra que la fin de l'histoire est moins drôle. Mais il faudra faire un détour par le comptage du temps et se demander d'abord **à quoi sert ce qu'on appelle un «système symbolique»?**

À cette question on peut répondre sommairement qu'un tel système (par exemple, une langue) est un codage culturel qui permet la communication et l'identité en préservant de la différence (par exemple, pour le français, celle entre deux sons aussi physiquement proches que le *b* et le *v*). Un système symbolique est donc tout sauf abstrait et décoratif. Il est tellement quotidiennement utile qu'il se confond, en fait, avec la banalité de l'air qu'on respire — lequel ne s'aperçoit qu'au jour cruel où il vient à manquer. Autre exemple: pour aller quelque part, il faut savoir où on met les pieds et à quel moment. C'est pourquoi, sur fond de chaos, le Dieu de la Genèse a soin de mettre en place tout d'abord l'espace et le temps — ce dernier via l'alternance du jour et de la nuit, rendue elle-même possible par la création sidérale des grands «luminaires» (Genèse, 1, 14).

Le comptage du temps pour autant n'est pas une mince affaire. Car on sait que si la lune, avec le retour de ses jolis quartiers, a tout l'air d'une horloge, le malheur veut que le soleil, qui préside aux saisons, n'a pas vraiment rendez-vous avec elle¹. L'histoire du calendrier est dès lors celle d'un bricolage, inlassablement amendé, pour tenter de mettre d'accord la lune et le soleil: autrement dit, pour synchroniser les semaines et les mois avec l'alternance climatique des saisons. Si le bricolage est mauvais et qu'on se fie trop à la lune, on finit par avoir les fraises en février — ce qui déconcerte le paysan. Les Romains tâtonnèrent longuement avant que Jules César, conseillé par l'Egyptien Sosigène, mît en place le calendrier dit «julien». Il a donc fallu attendre l'an 47 avant Jésus-Christ pour que nous disposions d'un instrument de mesure annuelle du temps qui permette, avec le minimum de

¹ Consulter à ce sujet Charles Trenet : <https://www.youtube.com/watch?v=DOKi8Kk77XQ>

correction cyclique (un jour ajouté à chaque quatrième année), de récolter les myrtilles à la page de calendrier qui convient. Le mois de «juillet» conserve en son nom - *Julius* - le souvenir du grand œuvre, légèrement corrigé en 1582 sous le pape Grégoire XIII.

Accorder la durée de l'an au cours solaire des saisons était certes le pas le plus important, mais il avait fallu se mettre d'accord également sur le moment de son début. Pour marquer celui-ci, on avait «naturellement» le choix entre la reprise printanière de la végétation (ce qui séduisit d'abord les Romains) et le retour de la lumière à partir du solstice d'hiver — moment adopté dès l'an 153 de l'ère ancienne. Il fallait enfin diviser la longueur du mois en séquences maniables. Si les Grecs avaient la décade, empruntée aux Egyptiens, les Romains adoptèrent progressivement la semaine bien accordée à la lune et chère au mythe fondateur des Hébreux. On frémit à l'idée que Dieu aurait pu créer le monde en quatre-vingts jours et ne se reposer qu'après... Bien que le nouvel an romain ait choisi ses marques naturelles du côté du solstice (fête du *Sol Invictus*, le Soleil Invaincu), il a pris soin de s'en démarquer en se faisant célébrer officiellement, huit jours plus tard, à la fête de *Janus*. Vieille divinité des portes (*janua*) et des passages, Janus était fêté à chaque début du cycle mensuel. Il donnera finalement son nom au mois qui ouvre le passage de l'année tout entière, devenu ainsi *Januarius*, notre mois de «janvier». L'empire romain, on le sait, s'est progressivement christianisé. Les dieux se sont éclipsés vers d'autres empyrées. Seuls quelques noms sont restés (*Mercurius*, *Venus*, ...) qui émaillent à notre insu les jours de la semaine. Janus aux deux visages ne faisait plus le poids, il prit la porte et fit place nette au tout début du calendrier.

Or Jésus-Christ, faute de documents, était précisément en quête du jour anniversaire de sa naissance. C'est donc tout naturellement que la culture, devenue chrétienne, choisit de fixer son *Dies Natalis* (la Noël) au point solsticiel où triomphait jadis *Sol Invictus*. La culture cependant n'aime pas les couleurs trop «nature». La lumière qui reprend, la mise au monde d'un enfant - fût-il le divin fils d'une vierge - restent des évidences trop directement familières pour marquer avec force la coupure de l'an. Jésus heureusement avait eu la bonne idée de naître juif, c'est-à-dire promis à la circoncision — marque par laquelle le corps, devenu signe, échappe à toute évidence naturelle. Dans le mythe hébreu, cette coupure est imposée par Dieu à Abraham. Gage d'inscription dans le groupe, elle va de pair avec l'histoire du sacrifice d'Isaac. Élu par Dieu, Abraham est mis à la tête d'une postérité innombrable. Dépossédé symboliquement d'un fils, charnellement orphelin d'un prépuce, il est gardé néanmoins en d'humaines limites. Des trois monothéismes, seul le chrétien s'est progressivement séparé de la circoncision.

Progressivement, car les premiers disciples de Jésus sont évidemment des Juifs et lui-même ne s'est jamais détaché de la loi de Moïse. Il faudra tout un temps pour que prévale, chez les chrétiens, le rituel baptismal et la notion de «circoncision du cœur», rappelée par Paul de Tarse à partir du Deutéronome. Mais cette métaphore (qui rend obsolète la distinction entre circoncis et non circoncis) n'invalide en rien le vieux rite. La théologie chrétienne la plus officielle (celle, par exemple, de Thomas d'Aquin) a toujours professé que la circoncision, à elle seule, effaçait déjà le «péché originel». Cela n'a pas empêché d'occire quelques Juifs. Mais au moins la filiation entre la nouvelle Alliance et l'ancienne restait-elle fortement affirmée.

La célébration de la Noël à la date du 25 décembre est attestée pour la première fois en l'an 354. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que la décision de commémorer la naissance de Jésus à la place de l'ancienne fête solsticielle, plutôt qu'au jour de Janus, n'avait rien d'innocent. Car, en toute rigueur, cela signifie que *Jésus est né avant Jésus-Christ*: à savoir, sept jours avant le début de l'ère chrétienne. En d'autres termes, *ce qui fait structurellement pivot entre l'ère ancienne et la nouvelle, c'est la circoncision de Jésus et non sa mise au monde par Marie*. Le commencement du temps chrétien s'ombilique ainsi au cœur du plus important des rituels du judaïsme. La théologie des origines a bien senti que Dieu ne pouvait s'incarner dans le reniement. Jésus, né juif et légitimé pour les chrétiens par les textes prophétiques juifs, ne pouvait être soustrait, au huitième jour, au rituel le plus sacré des juifs – celui qui incarne, au prix d'une perte, l'alliance avec Dieu. Le comptage des jours étant ce qu'il est, l'indéfini des origines vient s'articuler du même coup à celui de la fin des temps, de part et d'autre du point fixe représenté par la coupure du divin prépuce (années «avant Jésus-Christ» et années «après Jésus-Christ»). Devenu point de référence universel (en un monde qui a pratiquement renoncé à tout autre calendrier), ce moment rituel détermine ainsi - du plus tendre au plus fonctionnel - le moment de tout rendez-vous. Qu'on le sache ou non ne change rien à l'affaire. Un système symbolique n'a pas besoin de permission pour nous encadrer.

Dès le VIII^{ème} siècle, pour l'ensemble de la chrétienté, l'affaire en gros était entendue. Au *Sol Invictus* avait succédé la Noël, et le vieux Janus, au 1^{er} janvier, avait laissé place à la fête de la «*Circoncision et du Saint Prépuce (sic) de Notre Seigneur*». Ceci du moins jusqu'au bogue théologique du 1^{er} janvier 1970. Car, à cette date, la fête de la Circoncision passe discrètement à la trappe au profit de celle de «*Sainte Marie Mère de Dieu*». Que s'était-il passé pour que l'Église Catholique Romaine renonce subitement, et quasi clandestinement, à l'une de ses plus fortes marques symboliques ? Une raison particulièrement grave avait dû prévaloir sur des siècles d'évidence liturgique. En l'absence de toute autre

explication, on est bien forcé, hélas, de souligner la parfaite cohérence de la chronologie et de la pire des logiques. Tout se passe en effet comme si, entraînée par l'esprit conciliaire, l'Église avait failli se réconcilier comme malgré elle avec les juifs. En mettant un bémol à l'accusation de «*déicide*», le concile Vatican II (1962-1965) avait fait un sort à la «*perfidie judaïque*» chère aux oraisons du Vendredi-Saint. Reconnaisant sa filiation, l'Église Romaine avait été jusqu'à appeler à un «*dialogue fraternel*» avec le judaïsme en reconnaissant, à la suite de Paul, «*qu'elle se nourrit de la racine de l'olivier franc sur lequel ont été greffés les rameaux de l'olivier sauvage que sont les gentils*» (Vatican II, 28 octobre 1965). Au concile, des voix s'étaient élevées qui suggéraient déjà que l'on canonise Jean XXIII par acclamation (comme en ces temps où le peuple de Dieu avait le pas sur son administration). Il y avait donc péril en la demeure. Paul VI, avec une habileté toute vaticane, avait déjoué la manœuvre en s'empressant d'ouvrir une procédure de béatification classique pour Jean XXIII, en même temps que pour le très contesté Pie XII.

C'est moins de cinq ans après la «*réconciliation*» conciliaire, il faut le constater, et sous le pontificat de ce même Paul VI, que la fête de la Circoncision désertait pour de bon le calendrier liturgique romain. Une vingtaine d'années plus tard, Jean-Paul II devait certes serrer la main du grand rabbin de Rome. Mais quelle commune mesure entre cette opération de relations publiques, et la violence qui vient désavouer le sens des sept jours séparant la Noël du Nouvel An ? En 1992 d'ailleurs, le futur «*saint*» Jean-Paul II - fossoyeur officiel de Vatican II - tentera de faire béatifier Isabelle la Catholique (1451-1504) — laquelle, dans un accès de piété extrême, avait expulsé les Juifs d'Espagne et fait rétablir la Sainte Inquisition.

L'impact de leur acte n'a pu échapper aux liturgistes professionnels qui mutilèrent la symbolique chrétienne du 1^{er} de l'an. Il s'agit d'une décision délibérée qui vient démentir toute bonne intention par ailleurs affichée. En effet, bien que d'une grande sottise théologique, cette petite vilénie n'est pas sans portée. Il n'y va de rien moins que d'un désaveu de filiation. D'un discret parricide liturgique. L'identité catholique est-elle à ce point vacillante qu'elle ne puisse se passer du reniement ?

Francis Martens

Wolf Man - A Freudian Case Study of Castration Anxiety

